



**HAL**  
open science

# D'une tonalité désaccordée à un paysage évocateur. Réflexions à partir d'une expérience de l'ailleurs

Véronique Castellotti

► **To cite this version:**

Véronique Castellotti. D'une tonalité désaccordée à un paysage évocateur. Réflexions à partir d'une expérience de l'ailleurs. 2022. halshs-04623782

**HAL Id: halshs-04623782**

**<https://shs.hal.science/halshs-04623782v1>**

Preprint submitted on 25 Jun 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# D'une tonalité désaccordée à un paysage évocateur

## Réflexions à partir d'une expérience de l'ailleurs

Véronique Castellotti  
Université de Tours, EA 4428 DYNADIV

### Avertissement

Ce texte, écrit en 2018-2019 puis repris en 2022, a été proposé à la publication et a été refusé d'emblée par une revue en SHS, au motif qu'il n'était « pas anonymable ». Il sera probablement repris, pour tout ou partie, dans un ouvrage en cours d'écriture.

### 1- Introduction

Les mobilités internationales de professeurs de l'enseignement supérieur et de chercheurs donnent lieu à peu de travaux de recherche et on ne s'interroge que rarement sur ce à quoi elles contribuent au-delà du renforcement de partenariats et de réseaux internationaux et d'avantages en termes de développement professionnel. Je propose ici un récit personnel, réflexif, sur une mobilité ou plutôt un séjour<sup>1</sup> de quatre mois effectué au Japon<sup>2</sup>. A travers l'évocation de cette expérience, qui ne se résumera pas aux seuls aspects professionnels mais essaiera de l'aborder plus globalement comme « tranche de vie », je reviendrai notamment sur certaines « évidences » souvent associées à ce type de séjour, aux bénéfices supposés qu'il procure et aux façons dont, parfois à rebours, j'ai perçu cet ensemble. Je m'interrogerai en particulier sur quelques choix terminologiques qui s'imposent de façon récurrente dans les travaux en sociolinguistique ou en didactique des langues sur la question (comme « capital », « interculturel » ou « mobilité ») ainsi que sur les pré-jugés dont je pense rétrospectivement qu'ils m'ont, plus ou moins consciemment, accompagnée dans ce parcours. J'examinerai également quelques éléments qui m'ont incitée à la réflexion au cours de mon expérience japonaise, notamment sur le rapport à l'écrit et au paysage, mais aussi plus généralement sur le rapport à l'altérité et les résistances qui en découlent, réflexion visant à prolonger les impressions gardées en mémoire. Ce récit sera construit de façon diffuse, comme un ensemble d'histoires et de rencontres, un tissu de relations et d'événements, au sens phénoménologique du terme, avec des personnes et des lieux, pour tenter d'en (faire) *éprouver* le potentiel instabilisant et stimulant.

### 2- Impressions

Je suis partie au Japon en tant que professeure-chercheuse invitée dans une grande université. Ce pays m'apparaissait comme un lieu chargé d'exotisme, notion sur laquelle j'invite à réfléchir mes étudiants dans mes cours portant sur les dimensions (inter)culturelles en didactique des langues (DDL), et d'une forme d'orientalisme (au sens de Said, 1980), à contre-courant desquels il paraît difficile de se positionner sans acquérir une connaissance approfondie de la société en question, de son histoire et de ses modes de vie. Je ne me suis pourtant pas « préparée » outre mesure à ce séjour, si ce n'est en lisant ou relisant quelques romanciers japonais que je fréquentais déjà pour partie ; en outre, j'avais un planning de travail assez général, mentionnant principalement mes participations à des conférences, colloques, stages de formation d'enseignants, à raison de quelques jours par mois, se déroulant non seulement sur place mais dans différentes universités japonaises, ou en lien avec des organismes francophones (Institut franco-japonais de Tokyo, Alliance française du

---

<sup>1</sup> Je reviendrai plus loin sur mes interrogations à propos de la notion de mobilité.

<sup>2</sup> Je remercie particulièrement les collègues japonais m'ayant invitée, ainsi que mon université et mes collègues en France, qui ont matériellement permis ce séjour.

Kansai). Ce planning mentionnait aussi quelques séances de séminaire aux étudiants de maîtrise de didactique des langues étrangères de l'université. L'ensemble du séjour semblait ainsi assez ouvert et était surtout centré sur des activités de recherche ; ma langue de travail, tout au long de ce séjour, est restée principalement le français.

Si j'essaie, a posteriori, de caractériser de façon synthétique mes impressions, c'est le mot « (in)compréhension » que je retiendrai, dans le sens du « comprendre » proposé par H.G. Gadamer (1996), où comprendre, c'est toujours interpréter et toujours comprendre *autrement*, dans un rapport à l'histoire, à la situation et à autrui (voir aussi Robillard, 2015). Les relations avec mes collègues japonais<sup>3</sup> se sont en effet notamment constituées à partir de difficultés mutuelles de compréhension. Ainsi par exemple, ces derniers étaient étonnés que je souhaite suivre un cours de japonais, alors que pour moi une initiation linguistique était un moyen (parmi d'autres) de mieux m'insérer dans les situations locales et de contribuer à mieux les comprendre<sup>4</sup>, au moins partiellement.

De façon plus générale, plusieurs de mes interlocuteurs semblaient aussi avoir du mal à imaginer les difficultés que je rencontrais face à de nombreuses situations de la vie quotidienne, lorsque je me retrouvais face à des indications écrites uniquement en japonais, sur des plans de ville, sur des produits alimentaires ou pour l'usage d'outils informatiques ou numériques<sup>5</sup>. Ils paraissaient aussi étonnés lorsque j'expliquais mon retard par le fait que je m'étais perdue, faute de pouvoir lire un plan qui, outre le fait qu'il était en japonais, ne représentait pas typographiquement l'espace d'une façon qui m'était familière... Cette mésaventure est pourtant courante : plusieurs collègues français ayant séjourné au Japon me l'ont confirmé et R. Barthes le retient aussi comme une expérience altérisante :

« Il y a bien une adresse écrite, mais elle n'a qu'une valeur postale, elle se réfère à un cadastre (par quartiers et par blocs, nullement géométriques), dont la connaissance est accessible au facteur, non au visiteur [...] Cette oblitération disciplinaire paraît incommode à ceux (comme nous) qui ont été habitués à décréter que le plus pratique est toujours le plus rationnel » (Barthes, 2007 : 51).

J'étais moi-même étonnée et parfois un peu fâchée de ces « incompréhensions de mes incompréhensions » : n'avaient-ils pas, eux-mêmes, étudié en France, et donc, fait l'expérience d'une altérité forte ? Certes, ils n'avaient pas vécu cette épreuve de s'y sentir de véritables illettrés, puisqu'ils connaissaient les caractères *romaji*<sup>6</sup> depuis leur enfance et qu'ils avaient appris le français avant de partir en France, mais ils avaient dû, tout de même, être confrontés à des expériences instabilisantes. Étonnement de part et d'autre donc, sentiment qui, pour ce qui me concerne, n'a jamais complètement disparu ni n'a été vraiment explicité,

---

<sup>3</sup> J'emploie ici le masculin à dessein. Mes collègues étaient tous des hommes et un de mes premiers étonnements remonte au jour où, peu après mon arrivée, je me suis présentée devant une Assemblée des enseignants de la faculté qui m'accueillait, faculté de sciences humaines : parmi environ 120 personnes présentes, j'ai compté 8 femmes...

<sup>4</sup> De même que j'ai souhaité, pendant ma présence, pouvoir observer des cours de français, à l'université et dans un lycée, et mener des entretiens avec des collègues.

<sup>5</sup> En Europe, la quasi-totalité des produits comportent des notices, explications, listes d'ingrédients, etc. en plusieurs langues et, dans de nombreux pays, figure au moins une traduction en anglais. Ce n'était pas le cas au Japon à l'époque, où la quasi-totalité des indications écrites ne l'étaient qu'en japonais ou, lorsqu'une traduction anglaise était consultable (dans le cas par exemple d'un enregistreur numérique), il fallait auparavant pouvoir décrypter (à partir du japonais) comment y accéder.

<sup>6</sup> Les *romaji* désignent les caractères de l'alphabet latin, qui sont aussi employés au Japon en plus des *kanji* (caractères chinois) et des deux syllabaires (*hiragana* et *katakana*). L'ensemble est enseigné aux enfants à l'école primaire.

du fait de la mise en œuvre d'une forme de relation souvent allusive ou elliptique, dont on peut supposer qu'elle renverrait à des traditions philosophiques que j'évoquerai ci-dessous<sup>7</sup>.

### **3- De l'impression à l'expérience et à la conscience réflexive**

Ces impressions, fugaces, floues, désordonnées, se sont peu à peu amalgamées pour former une sorte d'atmosphère ou plutôt de « tonalité »<sup>8</sup>, à partir d'un « ton » permettant de donner sens à l'expérience en faisant apparaître des formes d'accord / de désaccord (au sens musical des termes). En réfléchissant cette expérience, en partie au cours de mon séjour, peu à peu, puis après mon retour en France, deux sujets principaux de questionnement et d'approfondissement, qui débouchent sur un aspect complémentaire, m'y sont apparus comme centraux. Le premier, que j'évoquerai rapidement, concerne les écarts perçus entre la France et le Japon, dans les caractéristiques de la société et des façons d'y être et d'y vivre.

#### **3.1. Différences, écarts, variation ?**

Par delà les inévitables particularités, pour moi anecdotiques, liées à la sédimentation d'habitudes de la vie quotidienne, qui font le miel des activités interculturelles « innocentes » (Giordano, 2008), je me suis rendu compte après coup que ce qui m'apparaissait dans l'immédiateté des premiers temps comme différent ou étonnant relevait au fond, parfois, d'aspects (en partie au moins) partagés. Ainsi, par exemple, l'expression des relations à travers les manifestations de politesse, matérialisées par le degré et la profondeur des « courbettes » paraissent souvent très éloignées de nos propres conceptions de la politesse, censées être beaucoup moins formalisées et ritualisées<sup>9</sup>. Mais si l'on y réfléchit, est-ce que nos<sup>10</sup> façons d'aborder une personne ou de nous comporter, à travers nos manières de nous vêtir, de saluer, ou encore les registres adoptés dans les échanges verbaux ne reflètent pas, au fond, le même type de caractéristiques, même si à un degré moindre ou différent ?

On pourrait réfléchir de la même façon à la place du contrôle social ou au rapport à l'altérité, dont les manifestations m'ont souvent heurtée ou au moins étonnée ; ou encore, aux contradictions perçues dans le fonctionnement de la société entre des attraits certains pour la modernité côtoyant des penchants pour des formes parfois choquantes d'archaïsme (notamment pour ce qui concerne la situation des femmes). Quelques mois après mon retour, j'avais écrit un petit texte constitué de premières réflexions sur cette expérience, destiné à figurer sur le site de mon équipe de recherche. J'y mentionnais notamment :

« l'uniformité et l'homogénéité supposée de leur société, fortement revendiquée par de nombreux Japonais, qui m'a frappée, en regard de ce que moi je percevais comme indices de mélanges ou de ce que Katô Shûichi a appelé « l'hybridité de la culture japonaise ».

J'y insistais aussi sur

« [...] la sensation d'une extrême difficulté à penser un certain nombre de relations, autrement que de manière excessivement binaire : entre les hommes et les femmes, les Japonais et les étrangers, les « Asiatiques » et les « Occidentaux », etc. Bref, une manière

---

<sup>7</sup> Je ne peux cependant m'étendre suffisamment sur ce point. Mais cette mobilisation d'expressions allusives et analogiques, par contraste avec des formats plus « explicites et logiques » est par exemple abordée, sous l'angle de l'écriture en contexte chinois, par A. Pernet Liu (2015).

<sup>8</sup> Au sens de la *Stimmung* définie par Heidegger. Voir la présentation résumée de cette notion par Ph. Arjakovski, en lien à la parution du *Dictionnaire Martin Heidegger* :

<https://www.youtube.com/watch?v=sOpXA2uWkhQ>

<sup>9</sup> Je me souviens ainsi avoir ri, spontanément, devant une personne s'inclinant devant un interphone par l'intermédiaire duquel elle saluait son interlocuteur. Mais est-ce que nous-mêmes, au téléphone, ne faisons pas de mimiques accompagnant nos échanges avec une personne non présente visuellement ?

<sup>10</sup> Le « nous » renvoie ici et plus bas à une « communauté » française et / ou européenne, à laquelle j'ai de fait tendance à m'identifier lorsque je suis « ailleurs ».

d'exacerber les différences, tout en évitant soigneusement de voir et les aspects communs et la diversité par delà ces catégories. »

Comme je le notais, ces aspects sont caractérisés par des manifestations, des signes souvent différents de part et d'autre, mais qui renvoient à des tendances fondamentales peut-être plus proches qu'il n'y paraît.

En revanche, tout au long de mon séjour (et après), ce qui m'est apparu comme fondamentalement distinct dans les deux sociétés renvoie au statut de l'explicite et de la rationalité s'appuyant, dans ce que j'ai pu en percevoir, sur des orientations philosophiques dominantes que je perçois comme assez fortement éloignées. Comme le formule J.-L. Le Moigne, nous sommes imprégnés d'un « tacite contrat social de la science et de la société » (Le Moigne, 2007 : 9) qui repose principalement sur ce qu'il nomme une épistémologie « cartésiano-positiviste » (ibid.) ou encore « positiviste et réaliste », en ce qu'elle repose sur le primat absolu de la rationalité et sur un mode d'organisation et de définition de la connaissance selon une classification rationnelle que, selon A. Comte « il serait superflu de prouver » (ibid. : 17). Cette épistémologie dominante s'appuie sur le dualisme hérité de Platon et d'Aristote puis prôné par Descartes, qui sépare la pensée du corps et selon laquelle « L'esprit règne seul sur le domaine des idées claires et distinctes ; le corps est livré aux déterminismes qui prévalent dans l'ordre matériel » (Gusdorf, 1974 : 210). Nous nous situons donc dans une tonalité prioritairement causaliste-mécaniste. Au Japon en revanche, et probablement dans une grande partie de l'Asie, la philosophie dominante m'apparaît comme moins empreinte de rationalisme et ne reposant pas sur une disjonction aussi absolue entre le corps et l'esprit, ni entre ce qui serait de l'ordre de la nature et de la culture ; plus au fond, le principe de non contradiction n'y est pas primordial comme c'est le cas dans la pensée « occidentale »<sup>11</sup>. Cela se traduit, souvent, par des attitudes ou des positionnements qui ne sont pas construits à partir de relations de cause à effet, ou de raisonnements logiques précisément et formellement argumentés, mais plutôt en procédant par analogie ou appariement, en gardant implicite ou allusif une partie des aspects sous-jacents au positionnement adopté.

Le deuxième sujet d'approfondissement que je retiendrai concerne les questions liées à l'apprentissage et à l'enseignement des langues. Cela fait suite à ma propre expérience d'apprenante du japonais comme LE, ainsi qu'aux observations menées dans des classes de français et aux discussions avec différents collègues rencontrés. L'ensemble a été aussi, et paradoxalement peut-être surtout, étayé par les très fréquentes discussions avec Henri Besse, dont le séjour a coïncidé avec le mien pendant deux mois. Sa propre familiarité avec de nombreuses situations d'enseignement du français dans différents pays et la longue réflexion qu'il a pu mener à ce propos ont largement contribué à densifier et approfondir ma propre réflexion. La conférence prononcée à Tokyo en mars 2009 et qui a donné lieu à publication dans la *Revue japonaise de didactique du français* (Besse, 2009) a notamment constitué une sorte de déclic pour m'aider à comprendre et à formuler le décalage que je percevais plus ou moins confusément entre, d'une part, les dimensions que je considérais, à l'époque, comme centrales pour les recherches en didactique des langues, à savoir le plurilinguisme et la contextualisation<sup>12</sup> et, d'autre part, ce que je commençais à percevoir de la situation de l'apprentissage et de l'enseignement du français au Japon, m'amenant à réfléchir sur la pertinence de ces orientations bien au-delà de cet environnement propre. Je reprendrai ici quelques-uns des éléments ayant constitué des jalons importants dans l'évolution de mes réflexions.

---

<sup>11</sup> Au moins, en tout cas, jusqu'aux travaux du physicien W. Heisenberg.

<sup>12</sup> C'était aussi ces notions qui constituaient le « cœur » du travail pour lequel j'avais été invitée à Kyoto et sur lequel je devais intervenir dans différentes manifestations et institutions pendant mon séjour.

### 3.2. Mises en question didact(olog)iques

Les cours de japonais que j'ai suivis relevaient principalement d'une approche de type direct / communicatif<sup>13</sup>, au sens large du terme, dans la mesure où la structuration était fondée sur un objectif de production orale rapide, assortie d'un apprentissage des syllabaires *hiragana* puis *katakana*. Malgré l'intention affichée dans la formulation du titre du manuel, laissant penser qu'on se concentrait sur un objectif pratique immédiat en éludant certaines complexités linguistiques, certains aspects étaient développés bien au-delà de « besoins » élémentaires pour se faire comprendre dans des situations simples de la vie quotidienne. Ainsi par exemple, dès la leçon 3, après la liste des nombres de 1 à 11 « génériques », il fallait mémoriser les listes des mêmes nombres, considérablement transformés selon qu'on décompte par exemple des choses arrondies ou plates puis, à la leçon 4, apprendre les appellations précises des différents membres d'une famille, en fonction de leur degré de parenté et de leur âge. En outre, le fait de n'être familiarisé qu'avec les syllabaires ne permettait pas du tout de se repérer dans l'univers graphique quotidien.

Il m'est donc apparu alors, d'une part que la question de la compréhension, pourtant essentielle, était très largement sous-estimée, voire occultée par rapport à des exigences productives disproportionnées et que, d'autre part, cet enseignement était conçu comme s'il s'agissait du début d'un apprentissage « complet » du japonais, ce qui n'était nullement le projet de la plupart des participants à ce cours. Ainsi, pour l'écrit par exemple, la progression était la même que celle, censée aller du plus simple au plus complexe et appliquée aux enfants japonais, obligeant à apprendre à lire et à écrire d'abord les caractères *hiragana*, puis les *katakana*, renvoyant l'apprentissage des *kanji* à un stade ultérieur (ceux-ci ne figuraient aucunement dans le cahier d'exercices). Or, dans la perspective de quelqu'un passant seulement quelques mois au Japon, il aurait été plus profitable de commencer par pouvoir « lire » quelques *kanji* incontournables pour se repérer dans l'espace urbain (ceux des points cardinaux par exemple) et par connaître la signification de quelques *kanji* « génériques » souvent rencontrés en faisant les courses ou en prenant les transports en commun<sup>14</sup>. Ce cours ne m'a ainsi apporté aucune « compétence » en japonais : j'ai très rapidement, après mon départ, oublié le peu que j'avais mémorisé. En revanche, il a contribué à une réflexion métadidactique contrastive qui continue à nourrir mes réflexions.

La conférence d'Henri Besse, insistant sur le fait qu'on pouvait avoir des motifs « désintéressés » d'apprendre certaines langues, confrontée à mes propres motifs « intéressés » d'initiation au japonais, mais plutôt dans une perspective réceptive que productive, m'a fait prendre conscience de façon aigüe que la doxa majoritaire « communicativo-actionnelle » instituant de supposées « bonnes pratiques » quasi-absolues s'opposait fortement aux formes de contextualisation souples qui me semblaient importantes à revendiquer (Castellotti et Moore, 2008). Je suis revenue depuis sur cette question, en réinterprétant la contextualisation, telle qu'elle se déploie dans de nombreux pays en conservant ce socle doxique, comme une forme d'universalisme masqué (Castellotti, 2018 ; Castellotti, Debono & Huver 2016). Mais en revanche, cela m'a confortée dans l'idée qu'une interprétation fine et attentive des histoires, situations et projets des personnes apprenantes est indispensable pour élaborer des parcours de formation susceptibles de favoriser leurs projets d'appropriation (Castellotti, 2017).

---

<sup>13</sup> Le manuel employé était intitulé *Nihongo yonjuugo jikan*, soit « Le japonais en 45 heures », ce qui fait inévitablement penser aux méthodes de type Assimil ou Berlitz.

<sup>14</sup> Il n'est nullement question ici de porter un jugement sur l'enseignante ni même sur la « méthode » employée, mais de partir de ce « cas » pour mener une réflexion plus générale sur les attendus majoritaires de l'enseignement des langues étrangères.

### 3.3. Emprunts ou empreintes ?

Un motif de réflexion complémentaire m'a été suggéré par l'écart peu à peu perçu entre mes attentes vis-à-vis de ce séjour et celles des collègues qui m'avaient invitée. Pour ma part, j'imaginai de nombreux échanges, observations, discussions, qui me permettraient à la fois de mieux comprendre les situations locales, et donc d'en tirer des enseignements, pour mes propres réflexions mais aussi pour mieux former mes étudiants, ainsi que de confronter mes propres représentations et conception de la DDL aux leurs. J'ai eu l'impression en revanche que, de leur côté, ils attendaient surtout un apport de ma part, en tant que représentante du « centre » de la didactique du FLE et de relais, voire de diffusion des politiques linguistiques du Conseil de l'Europe. Certes, nous avions des échanges fréquents, mais ils ne me semblaient pas déboucher sur l'instauration d'une *relation*, au sens fort du terme, c'est-à-dire où chacun se confronte aux autres et se transforme à leur contact<sup>15</sup>, ce qui est également illustré dans l'exemple qui suit.

Le japonais « emprunte » de très nombreux termes à d'autres langues, en particulier à l'anglais. Mais, précisément, le terme « emprunt » me paraît inadéquat : lorsqu'on emprunte une chose, on veille généralement à ne pas la modifier, pour la rendre dans le même état à son propriétaire. Or, en japonais, les mots anglais sont « japonisés » à un point tel qu'on a beaucoup de difficultés à les identifier et à en reconnaître l'origine<sup>16</sup>. S'agirait-il, alors, d'une « appropriation » ? Pas au sens où, en tout cas, je définis cette notion comme invitant à « laisser advenir en propre » en m'appuyant sur les réflexions de F. Dastur (Castellotti, 2017). En effet, dans le cas évoqué, on vise à « posséder » les mots en question, à s'en rendre « maître », à les contrôler, tout en les gardant, d'une certaine manière et de façon claire, à l'écart. Les mots étrangers sont ainsi non seulement fortement japonisés mais ils sont en outre transcrits en *katakana*, syllabaire qui leur est presque exclusivement réservé<sup>17</sup>. Cette caractéristique m'a beaucoup frappée, depuis lors et dans ma réflexion sur l'altérité. La graphie japonaise est en effet probablement l'une des plus « diverse » au monde, en combinant les *kanji* (idéo-phonogrammes chinois à l'origine) et les deux syllabaires qui en sont partiellement issus. Elle met ainsi en œuvre à la fois des formes de métissage, qui aboutissent à ce qu'on ne peut plus distinguer l'« origine » supposée, et d'hétérogénéité qui, à l'inverse, mettent en exergue la diversité intrinsèque, constitutive, de la langue. Cela m'a amenée depuis, rétrospectivement, à visiter avec d'autres yeux plusieurs expositions ayant cours en 2019 en France à l'occasion de « l'année du Japon » et à me demander dans quelles mesures les influences croisées se déployant au moment de l'ère Meiji<sup>18</sup> dans les œuvres d'art et la décoration relevaient seulement d'« emprunts » ou d'inspirations ne portant pas à conséquence approfondie, ou encore à des « empreintes », c'est-à-dire à des rencontres ayant fortement infléchi la « pensée artistique » de part et d'autre.

J'en viens à mettre aussi cela en regard de la façon dont la société française accueille ses « autres » que sont les immigrés qui viennent s'y installer. Comme je l'avais déjà formulé précédemment (Castellotti, 2008), une forme de réciprocité approfondie est nécessaire à un

---

<sup>15</sup> Cela a aussi contribué à développer une réflexion sur la notion de relation, précisément.

<sup>16</sup> Je me souviens notamment de certaines séances de cours de japonais, où l'enseignante ne comprenait pas pourquoi nous ne reconnaissons pas, par exemple, des mots comme « hanbaaga » ou « aisukuriimu » (transcrits ainsi en *romaji* dans le manuel, et prononcés « à la japonaise »), puisqu'il s'agissait des mots anglais « hamburger » et « ice cream »...

<sup>17</sup> Outre les termes étrangers, il permet également de transcrire les cris d'animaux et parfois les noms d'animaux ou de plantes et de signaler un énoncé ayant un statut particulier (comme par exemple une prononciation inattendue ou non standard).

<sup>18</sup> Cette ère qui se déroule de 1868 à 1912 est marquée par une ouverture du Japon (qui était resté quasi totalement isolé pendant près de deux siècles) à l'« Occident » et par des formes de « modernisation » liées aux échanges qui s'en sont suivis.

véritable processus d'insertion, mais ce n'est pas ce qui y est couramment pratiqué ; faut-il alors penser qu'une telle réciprocité entre soi et des *autres* serait illusoire ?

La façon dont j'ai expérimenté ce séjour a également contribué à exacerber des formes de réflexivité qui m'ont amenée à interroger des catégories plus générales souvent convoquées dans les travaux portant sur les « mobilités ».

#### 4- Un parcours expérientiel, réflexif, heuristique

« le déplacement en lui-même n'apporte ni ne change grand chose (voire, ne fait que renforcer les préjugés), s'il n'est pas assorti d'un important travail réflexif le préparant et l'accompagnant. » (Castellotti & Huver 2012 : 120)

Ce travail réflexif est aussi, souvent et au moins en partie, rétrospectif et il conduit à revenir sur la problématisation même de la mobilité et sur quelques notions qui lui sont fréquemment associées. Les séjours à l'étranger, qu'ils soient personnels ou professionnels, relèvent d'une expérience, comme je l'ai mentionné ci-dessus, que je conçois non seulement comme un « vécu », au sens pragmatique du terme mais d'abord et surtout, au sens phénoménologique, comme « présence perceptive du monde » (Merleau-Ponty, 1964 : 48) c'est à dire incluant une dimension antéprédicative, définie par Husserl et retravaillée par plusieurs philosophes à sa suite. Je m'appuierai ici sur l'interprétation qu'en fait C. Romano, pour qui :

« les choses ressaisies à même leur expérience antéprédicative déploient une « logique » plus ancienne que celle qui structure notre intelligence discursive – une « logique » qui, si elle n'est pas réfractaire au langage, n'est pas non plus dérivée de lui. » (Romano, 2010 : 139).

Cette conception s'inscrit aussi dans un « holisme de l'expérience » (Ibid. : 642), expérience dont on ne peut dessiner de façon précise les contours ni séparer distinctement des éléments.

En ce sens, l'*expérience* s'oppose fondamentalement au *capital*, notion fréquemment employée (voir par exemple Murphy-Lejeune, 2003) pour exprimer la façon dont la mobilité changerait les personnes qui la vivent à travers ce qu'elle leur apporterait. La métaphore du capital, qui renvoie à une conception passablement statique et quantitative et relève d'un processus conscient, s'inscrit en effet dans un imaginaire non seulement marchand, mais aussi fondé sur une philosophie rationaliste et matérialiste, très éloignée de mon positionnement épistémologique. Les orientations dans lesquelles je m'inscris ont en effet leurs sources dans une phénoménologie herméneutique (PH) et reposent sur l'idée que les humains sont « jetés » dans le monde, ce monde advenant de façon diffuse, prélinguistique et non sécable ; ce qui ne débouche qu'en second sur une dimension rationnelle qui ne peut à elle seule subsumer notre expérience.

« La tradition rationaliste entretient la conviction que nous pourrions, en décomposant les expériences du monde et des autres, en les émiettant, en les analysant<sup>19</sup>, en les répartissant en catégories tendanciellement discrètes, en les digitalisant, en expliquer certains aspects pertinents en mobilisant des langues, langages, discours, paroles, signes. Une fois la décomposition et l'analyse faite, cette tradition est aussi convaincue qu'un réassemblage est possible pour reproduire, par la raison, l'objet initial, désormais « expliqué », étalé devant notre raison, rendu intégralement intelligible, aucun aspect ne se dissimulant dans un pli. » (Robillard, à par.)

D. de Robillard illustre cela au moyen notamment de la métaphore musicale en montrant que, de la même façon, la musique en tant que « discipline » découpe, analyse, recompose, etc.

---

<sup>19</sup> Littéralement : dissocier, découper, rendre discret.



mais il conclut en se demandant si « cette constellation de mesures donne l'essentiel de l'expérience musicale » (*ibid.*)...

Ainsi, l'interprétation de mon expérience japonaise ne se cristallise pas en « capital » que je pourrais entièrement décrire, dont je pourrais dénombrer les éléments et que je pourrais faire fructifier afin qu'il me rapporte des « intérêts » aussi bien symboliques que matériels<sup>20</sup>. Cette expérience, réflexivée notamment au moyen de cet écrit, et dont l'interprétation a aussi « nourri » nombre de travaux antérieurs, reste encore partiellement floue, non entièrement ni définitivement descriptible ou analysable et il est probable que, en la ré-évoquant au contact d'autres expériences, j'en ferai évoluer l'interprétation présentée ici. Pour ces raisons, je ne la qualifierai plus seulement d'expérience, mais d'expérenciation, afin d'insister sur la dimension processuelle, pertinente dans ce cas ; je voudrais aussi revenir sur la part de « l'ailleurs » spatial et anthropologique dans ce processus.

Comme nous l'avons écrit avec E. Huver :

« On pourrait s'interroger, à contre courant, sur ce que le non-déplacement pourrait engendrer comme déclencheur d'une posture « mobilitaire », en stimulant l'imaginaire et en conduisant à inventer ses propres vagabondages, voire ceux des autres. » (Castellotti & Huver 2012 : 120-121)

Cela renvoie, en partie, à ce que j'ai commencé à expliciter ci-dessus : les discussions menées avec H. Besse m'ont probablement autant fait réfléchir que mes contacts avec les Japonais et la société japonaise... Mais malgré tout, ces réflexions ont, aussi, été partiellement nourries par des observations, discussions et réflexions issues de son séjour japonais et des confrontations qu'il a effectuées, à partir de ces éléments, avec ses autres expériences.

Ce séjour est également constitué par les rencontres avec des personnes qui n'auraient pas eu lieu ailleurs et par une certaine perméabilité à l'espace ambiant, en se laissant imprégner par des « arts de faire » témoignant de « l'invention du quotidien » (Certeau, 1990), en se laissant pénétrer par des sensations<sup>21</sup> et un imaginaire des lieux que seul le contact, probablement, peut procurer de cette façon.

C'est tout cela qui est intéressant pour moi dans la mobilité spatiale<sup>22</sup>, et en particulier la manière dont on s'expose à se laisser bousculer, instabiliser, insécuriser, altérer souvent de façon plus aigüe que dans des situations plus familières. Il s'agit donc d'une transformation heuristique si elle intervient comme une « rencontre », au sens où l'entend C. Romano :

« Que serait une rencontre, si elle ne faisait chanceler nos certitudes, nos habitudes, si elle ne détruisait toute possibilité d'être *habitué* à quoi que ce soit en nous faisant douter de tout, y compris et d'abord de notre propre capacité à accueillir celui ou celle dont le destin n'a pas seulement croisé, mais altéré et bouleversé le nôtre ? » (Romano, 1999: 232)

A cette rencontre qui, en insistant sur le changement provoqué en nous-même, renvoie à la tradition du « souci de soi » (Foucault, 1984), s'ajoute l'empreinte que l'on en conserve dans le temps. Car ce que les formes de mobilité contemporaine ont modifié, ou fait évoluer, c'est principalement « notre rapport à l'espace et au temps » (Kaufmann, 2008 : 19) et j'expérimente, à travers ce texte même, la façon dont le temps transforme cette empreinte si on le met à profit dans une posture réflexive, dans une perspective historicisée.

---

<sup>20</sup> Même si je suis bien consciente que cet épisode de ma vie académique a pu contribuer, avec d'autres, à valoriser certains aspects de mon parcours et, par là-même, à me procurer indirectement certains avantages.

<sup>21</sup> « sensation » ne renvoie pas ici seulement aux aspects physiologiques, mais aussi au processus interprétatif plus ou moins implicite qui se déploie dans les situations concernées.

<sup>22</sup> Tout en notant que des expériences du même type peuvent aussi s'instaurer à partir de confrontations à un « ailleurs » non pas spatial mais temporel, comme le fait remarquer aussi V. Segalen qui insiste sur le « Parallélisme entre le recul dans le passé (Historicisme) et le lointain dans l'espace (Exotisme) » (Segalen, 2018 : 33).

Ces réflexions, enfin, concourent aussi à un renouvellement des questionnements que je développe sur la notion d'interculturel, qui n'a cessé d'être travaillée dans différentes directions au cours des dernières décennies. Les remarques formulées ici vont dans le sens d'un approfondissement d'une alternative possible à ces orientations. Les plus fréquemment développées sont caractérisées par des exigences d'« ouverture » et d'« empathie », voire même de « compassion » (Blanchet & Coste, 2010)<sup>23</sup> et ont été assez fortement critiquées pour leurs aspects iréniques. Un autre courant, qui critique ces choix, avance l'idée que l'interculturel produirait des formes d'« imposture » (Dervin, 2012) en contribuant à renforcer la « solidité » de cultures réifiées ; il promeut la dissolution même de la référence à la notion de « culture », en s'inscrivant dans ce qui adviendrait sous la forme d'une « culture mondiale » et d'une hyperdiversité absolument partagée. Mais comment ne pas interpréter cela comme un nouvel universalisme, qui contribuerait à gommer les histoires singulières et collectives, les situations dans lesquelles nous nous définissons, toutes et tous ? Le terme « mobilité », de mon point de vue, participe fortement de cette idéologie « hypermoderne » qui valorise le changement pour lui-même et gomme la diversité historique des sociétés. Dans une perspective PH, l'interculturel se caractériserait, à rebours, par le fait de se *laisser* instabiliser, d'*éprouver* l'altérité, de vivre le conflit en mettant en jeu (enjeu ?) ses repères, d'être « perdu » au propre et au figuré, dans la mesure où, même si les mobilités modernes de tous ordres semblent nous rapprocher, on ne peut jamais comprendre les autres ; sinon, ce ne serait plus des « autres », précisément (Gadamer, 1996). L'interculturel, à l'inverse de ce qui est souvent professé, serait plutôt de l'ordre d'un « alterculturel » (Debono et Castellotti, sous presse) et pourrait alors permettre de se ressaisir autrement du terme d'exotisme, dans l'acception que lui donne V. Segalen :

« L'exotisme n'est donc pas une adaptation ; n'est donc pas la compréhension parfaite d'un hors soi-même qu'on étreindrait en soi, mais la perception aigüe et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle. » (Segalen, 2018 : 44)

Comprendre qu'on ne peut pas prétendre comprendre les autres ou, en tout cas, qu'il y a de multiples façons de les « comprendre » qu'on ne peut absolument expliciter, c'est peut-être le fondement même d'un interculturel relationnel et c'est peut-être d'abord cela que m'a appris<sup>24</sup>, au fond, mon séjour japonais....

## 5. Perspectives : un imaginaire du paysage ?

J'avais déjà convoqué la notion de paysage, pour essayer de penser la diversité des situations d'apprentissage et d'enseignement des langues, mais aussi la diversité des interprétations qui peuvent être portées sur ces situations, dans la mesure où le paysage se modifie selon le moment, le lieu, les dispositions dans lesquelles on est lorsqu'on le perçoit, le regarde, etc. (Castellotti, 2004). A la faveur des réflexions développées à partir notamment de mon expérience japonaise, je reprendrai la réflexion sur cette notion, déjà travaillée il y a plus d'un siècle par G. Simmel, qui la définit comme relevant d'une « sélection » et d'un « assemblage », et qui lui associe aussi la notion de *Stimmung* :

« Le paysage, disions-nous, naît à partir du moment où des phénomènes naturels juxtaposés sur le sol terrestre sont regroupés par un mode particulier d'unité, différente de

<sup>23</sup> Ces approches s'appuient aussi souvent sur la notion de « choc culturel » (voir par exemple Camilleri et Cohen-Emerique, 2003), qui serait provoqué par le contact avec une réalité profondément inattendue. Mais si l'on va à la rencontre d'« autres », ne devrait-on pas s'attendre à ce qu'ils soient, précisément, différents de nous ?

<sup>24</sup> En tout cas, dont il m'a fait prendre conscience de façon beaucoup plus approfondie que jusqu'alors et dont il m'a incitée à explorer les conséquences pour la DDL.

celle que peuvent embrasser dans leur champ de vision le savant et sa pensée causale, l'adorateur de la nature et son sentiment religieux, le laboureur ou le stratège et leur orientation finalisée. Le support majeur de cette unité est sans doute ce qu'on appelle la *Stimmung* du paysage. Chez un homme, nous entendons sous ce mot l'unité qui colore constamment ou actuellement la totalité de ses contenus psychiques, unité qui ne constitue rien de singulier en soi ni même n'adhère, dans beaucoup de cas, à quelque singulier aisément indicable, mais qui néanmoins représente le général où se rencontrent maintenant toutes ces particularités. Or, il en va de même pour la *Stimmung* du paysage : elle pénètre tous les détails de celui-ci, sans qu'on puisse rendre un seul d'entre eux responsable d'elle : chacun en participe d'une façon mal définissable - mais elle n'existe pas plus extérieurement à ces apports qu'elle ne se compose de leur somme. » (Simmel, 1988 : 240-241).

Cette approche du paysage est stimulante dans la mesure où elle offre une alternative à la notion de contexte (Castellotti, 2017) et s'inscrit de façon cohérente dans l'orientation PH qui caractérise mes choix. Elle a été repensée plus récemment, en s'inscrivant en outre dans des réflexions portant sur l'Asie. C'est le cas tout d'abord à propos de la Chine par F. Jullien, qui réfléchit la mise en regard des traditions philosophiques respectives (chinoise / européenne) à la lumière de cette notion, en situant la différence fondamentale, pour lui, entre d'une part la focalisation sur la « vue » d'objets ou de choses et, d'autre part, une conception du paysage comme milieu qui nous englobe et qui favorise non la composition d'éléments distincts mais une « cohérence par accouplement » (Jullien, 2014 : 48) que l'on retrouve aussi dans l'écriture chinoise<sup>25</sup> ainsi que, du point de vue de mon expérience, dans les jardins japonais. Il y souligne notamment la part du perceptif et de l'affectif, au sens de la « capacité d'être affecté » (Ibid. : 95), ce qui instaure le paysage comme une expérience qui nous atteint et nous transforme. C'est le cas ensuite de A. Berque, géographe, qui situe aussi en Chine l'apparition de la notion de paysage puis l'approfondit à partir notamment de l'ouvrage japonais *Fûdo* (Milieux) de T. Watsuji. De cette théorie, Berque retient en particulier la notion de médianité « dont Watsuji nous dit qu'elle est en termes d'espace ce qu'est en termes de temps l'historicité » (Berque, 2002 : 8) et qui « signifie clairement l'existence comme déploiement de l'être dans son milieu, lequel est à la fois social et écologique » (Ibid. : 10). Ces façons de (re)penser le paysage mettent en question le projet de la science moderne « dans sa double expression physicienne et paysagère » en dissolvant la partition « entre monde physique et monde phénoménal » (Berque, 1994 : 24). Elles contribuent, pour moi, à la mise en question de la notion de représentation<sup>26</sup>, qui a joué un rôle important dans mon parcours, notamment à travers les recherches développées avec D. Moore (voir par exemple Castellotti & Moore, 2002). Convoquée au début pour insister sur ce qui n'était pas uniquement de l'ordre de « pratiques » et donner à cet ensemble d'éléments plus flous, incertains, non absolument matérialisables un statut opératoire et légitime dans la recherche, cette notion ne correspond plus, en l'état, à l'évolution de mes réflexions. La théorisation de cette notion s'appuie en effet principalement sur des travaux de psychologie sociale qui tendent à en objectiver les paramètres et à éluder les aspects précisément non manifestes, non absolument « visibles » ou « dicibles » qui, pourtant, interviennent fréquemment dans nos interprétations et compréhensions des autres (Merleau-Ponty, *Op. Cit.*). La notion de représentation, telle qu'elle a été conceptualisée, s'inscrit aussi dans le dualisme cartésien

---

<sup>25</sup> Tradition philosophique et écriture partagées dans d'autres pays d'Asie, dont le Japon.

<sup>26</sup> J. Rancière (2020) montre qu'on assiste à une bascule de la conception du paysage à la fin du XVIIIe siècle, en passant d'un régime représentatif, lié à une hiérarchie de ce qu'on peut représenter à un régime esthétique qui détruit cette hiérarchie et qui le fait passer dans le monde sensible de l'art.

entre sujet et objet et ne permet pas de prendre en compte le « holisme de l'expérience » (Romano, Op. Cit.) ni la tonalité qui englobe cette expérience.

Les réflexions esquissées dans mes travaux récents m'amènent à substituer à la notion de représentation celle d'imaginaire<sup>27</sup>, qui présente l'intérêt de ne pas s'inscrire dans une partition sujet-objet et qui me paraît mieux à même d'évoquer<sup>28</sup> le flou, la labilité, l'instabilité des paysages et de leur *Stimmung*, la nécessaire réflexivité qui permette de les interpréter, et la dimension historique qui ancre leur caractère anthropologique et social.

### **Bibliographie**

- Barthes, R. (2007) [1970]. *L'empire des signes*. Paris : Le Seuil - Points.
- Berman, A. (1984). *L'épreuve de l'étranger*. Paris : Gallimard.
- Berque, A. (2002). « *Sabaku* de Watsuji Tetsurô ». *Ebisu* 29, 7-26. Disponible sur Persée : [https://www.persee.fr/doc/ebisu\\_1340-3656\\_2002\\_num\\_29\\_1\\_1300](https://www.persee.fr/doc/ebisu_1340-3656_2002_num_29_1_1300)
- Berque, A. (Dir.) (1994). *Cinq propositions pour une théorie du paysage*. Paris : Champ Vallon.
- Besse, H. (2009). Pourquoi apprend-on encore le français en tant que langue étrangère ? ». *Revue japonaise de didactique du français*, Vol.4 (1), 9-25.
- Besse, H. (2000). *Propositions pour une typologie des méthodes de langues*. Thèse de doctorat d'Etat sous la direction de J.-C. Chevalier. Université Paris 8.
- Blanchet, P. & Coste, D. (Dirs.) (2010). *Regards critiques sur la notion d'« interculturalité »*. Pour une didactique de la pluralité linguistique et culturelle. Paris : L'Harmattan.
- Camilleri, C. & Cohen-Emerique, M. (2003). *Chocs des cultures : concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*. Paris : L'harmattan.
- Castellotti, V. (2018). Contextualisation : un universalisme masqué ? *Actes du Congrès du Comité Asie-Pacifique de la FIPF*. Kyoto, 20-24 septembre 2017, 61-76. Repéré à [http://sjdf.org/pdf/cap2017kyoto\\_actes.pdf](http://sjdf.org/pdf/cap2017kyoto_actes.pdf)
- Castellotti, V. (2017). *Pour une didactique de l'appropriation. Diversité, compréhension, relation*. Paris : Didier.
- Castellotti V. (2008). Vers une école et une société plurielle : des notions en débat, des orientations à construire. Dans V. Castellotti, V. & E. Huver (Dir.), *Insertion scolaire et insertion sociale des nouveaux arrivants*, *Glottopol* 11, 2-12. [http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/telecharger/numero\\_11/gpl11\\_01castellotti.pdf](http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/telecharger/numero_11/gpl11_01castellotti.pdf)
- Castellotti, V. (2004). A propos des paysages didactiques : entrer dans le tableau ou sortir du cadre ? Dans De Carlo, M., *Ricerca e formazione in didattica delle lingue straniere. Omaggio a Robert Galisson*. Università di Cassino Edizioni.
- Castellotti, V., Debono, M. & Huver, E. (2016). D'une didactique contextualisée à une didactique diversitaire. Dans S. Babault, M. Bento & V. Spaeth (Dirs.), *Tensions en didactique des langues. Entre enjeu global et enjeux locaux*. Berne : Peter Lang, 49-76.
- Castellotti, V. & Huver, E. (2012). Mobilités et circulations académiques : dynamiques, catégorisations, évaluations ou « Bougez, il en restera toujours quelque chose ». *Le discours et la langue*. Tome 3(2), 121-136.
- Castellotti, V. & Moore, D. (2008). Contextualisation et universalisme : quelle didactique des langues pour le 21<sup>e</sup> siècle ? Dans P. Blanchet, D. Moore & S. Asselah-Rahal, *Perspectives pour une didactique des langues contextualisée*. Paris : AUF / Editions des Archives contemporaines, 197-217. Disponible dans la bibliothèque de l'AUF : [http://www.bibliotheque.auf.org/doc\\_num.php?explnum\\_id=875](http://www.bibliotheque.auf.org/doc_num.php?explnum_id=875)

---

<sup>27</sup> Après avoir tenté de dissoudre la distinction entre « représentations » et « pratiques » au moyen de la notion d'« usage » (Castellotti & Moore, 2005).

<sup>28</sup> Evoquer est ici employé à dessein dans ses diverses significations de « faire apparaître » et de « rappeler » ou « se figurer »...

- Castellotti, V. & Moore, D. (2005). Cultures métalinguistiques, répertoires pluriels et usages d'appropriation. Dans J.-C. Beacco, J.-L. Chiss, F. Cicurel & D. Véronique (Dir.) *Les cultures éducatives et linguistiques dans l'enseignement des langues*. Paris : PUF, 107-132.
- Castellotti, V. & Moore, D. (2002). *Représentations sociales des langues et enseignement*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.
- Certeau, M. de (1990). *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Paris : Gallimard - Folio Essais.
- Debono, M. & Castellotti, V. (sous presse), La mort de l'altérité ou le déclin de l'illusion interculturelle : une utopie devenue obstacle. Dans Delorme, V., Bretegnier, A. et Nicolas, L. «*L'interculturel*» dans *l'enseignement supérieur : conceptions, pratiques, enjeux et perspectives*. Paris : Éditions des Archives Contemporaines.
- Dervin, F. (2012). *Impostures interculturelles*. Paris : L'Harmattan.
- Foucault, M. (1984). *Histoire de la sexualité III. Le souci de soi*. Paris : Gallimard.
- Gadamer, H.-G. (1996) [1960]. *Vérité et méthode*. Paris : Seuil.
- Giordano, C. (2008). L'insoutenable innocence de l'interculturel. Dans Gohard-Radenkovic, A. & Akkari, A.J. *Coopération internationale : entre accommodements interculturels et utopies du changement*. Paris : L'Harmattan, 161-170.
- Gusdorf, G. (1974). Introduction aux sciences humaines, Paris, Ophrys. Repéré à [http://classiques.uqac.ca/contemporains/gusdorf\\_georges/intro\\_sc\\_hum/intro\\_sc\\_hum.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/gusdorf_georges/intro_sc_hum/intro_sc_hum.html)
- Kaufmann, V. (2008). *Les paradoxes de la mobilité. Bouger, s'enraciner*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Jullien F. (2014). *Vivre de paysage ou l'impensé de la raison*. Paris : Gallimard.
- Le Moigne, J.-L. (2007). *Les épistémologies constructivistes*. Paris : PUF - Que Sais-je.
- Merleau-Ponty, M. (1964). *Le visible et l'invisible*. Paris : Gallimard.
- Murphy-Lejeune, E. (2003) *L'étudiant européen voyageur. Un nouvel étranger*. Paris : Didier/CREDIF - Essais.
- Pernet-Liu, A. (2015). La double référence des étudiants chinois aux modèles universitaires chinois et « occidentaux » de l'écriture académique. Dans E. Huver & D. Bel, (Coords.). *Prendre la diversité au sérieux en didactique/didactologie des langues. Altériser, instabiliser : quels enjeux pour la recherche et l'intervention ?* Paris : L'Harmattan, 105-121.
- Rancière, J. (2020) *Le temps du paysage. Aux origines de la révolution esthétique*. Paris : La Fabrique.
- Robillard, D. de (à par.). *Phénoménologie-Herméneutique et sciences humaines : la question du sens*.
- Robillard, D. de (2015) [2011], Les vicissitudes et tribulations de « Comprendre » : un enjeu en didactique des langues et des cultures ? Dans P. Blanchet & P. Chardenet, P. (Dir.). *Guide pour la recherche en didactique des langues et des cultures*. Paris : Editions des archives contemporaines/ PREFics/AUF. 2<sup>e</sup> édition, 43-51.
- Robillard, D. de (2008). *Perspectives alterlinguistiques*. Paris : L'harmattan, 2 vol.
- Romano, C. (2010). *Au cœur de la raison, la phénoménologie*. Paris : Folio Essais.
- Romano, C. (1999). *L'événement et le temps*. Paris : PUF.
- Said, E. (1980). *L'orientalisme. L'orient créé par l'Occident*. Paris : Le Seuil.
- Segalen, V. (2018) [1978]. *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*. Paris : Fata Morgana. Edition 05, janvier 2018. Le livre de poche biblio Essais.
- Simmel, G. (1988) [1913]. Philosophie du paysage. Dans *La Tragédie de la culture*. Paris : Rivages Poche, 231-245.